

**SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE**

AUBERVILLIERS

**Les Vertus
À travers le temps**

SPÉCIAL GRANDE GUERRE



N°90 NOVEMBRE 2018



- **Avant propos**
- **1914 : Installation du dépôt des éclopés dans l'usine Babcock**
- **La guerre de 14/18 à Notre Dame des Vertus**
 - **La guerre et la mort à dix-neuf ans**
 - **L'entente cordiale selon Firmin Gémier**
- **11 novembre 1918 fin de la 1^{ère} guerre mondiale**
 La guerre vue à travers les registres de l'école de filles Jean Macé
- **En 1914 commence la 1^{ère} guerre mondiale**
 - **La guerre de 1915-1918 en Italie**

AVANT PROPOS

Il y a 100 ans, le 11 novembre 1918, se terminait la Première Guerre mondiale, terrible conflit de quatre ans qui fit plusieurs millions de morts militaires et civils.

Alors, une fois n'est pas coutume, nous avons pensé à éditer un numéro spécial pour rappeler ces faits au travers d'articles actuels et d'autres parus dans nos bulletins passés. Pour certains de ces derniers un ou deux paragraphes vous seront présentés car notre bulletin a une pagination limitée. Si vous le désirez, nous pourrions vous transmettre leur contenu complet sur demande, ils vous seront alors envoyés par mail ou par courrier postal (les références de ces articles sont indiquées sous le titre principal).

Bien entendu ces témoignages ne sont pas exhaustifs et si vous avez des anecdotes en rapport avec cette période n'hésitez pas à nous les communiquer.



GUSTAVE CABAILLOT EN 1914

Un des premiers Albertivillariens partis au front

1914 : INSTALLATION DU DÉPÔT DES ÉCLOPÉS DANS L'USINE BABCOCK

(Bulletin n°21 octobre 1992 p.6 à 8)

La Courneuve n'est pas Aubervilliers. Mais il arrive que les histoires de ces deux communes s'interpénètrent d'autant plus que la gare du chemin de fer s'appelle "Aubervilliers-La Courneuve" et que, pour ce qui va suivre, les usines Babcock situées sur La Courneuve étaient limitrophes d'Aubervilliers, les champs de culture recouvrant largement les territoires des deux communes.

Le 19 septembre 1914, dans des locaux mis à la disposition de l'armée par la Société Babcock et Wilcox, à proximité de la gare, fut ouvert pour les soldats français et alliés malades ou légèrement blessés "le dépôt des Éclopés". A l'ouverture, il n'y avait qu'une petite infirmerie de 16 lits et un immense hall de 20m sur 200m qui permit de recevoir pendant la bataille de la Marne 1800 à 2000 éclopés par jour qui couchaient sur la paille étendue à même le sol. Chaque militaire ne pouvait rester que 5 semaines dans le dépôt. Après quoi il retournait dans son régiment ou était dirigé sur un hôpital de l'intérieur s'il n'était pas à même de reprendre du service. On a estimé à plus de 32 000 le nombre de militaires qui fréquentèrent le dépôt.



Un poste de la Croix-Rouge à la gare d'Aubervilliers pendant la Première Guerre mondiale.
4Fi308, Carte postale, L.C.H., Paris, Archives municipales d'Aubervilliers

Les locaux étaient des bâtiments industriels desquels on déménagea l'outillage et des baraques qu'on implanta sur les terrains adjacents au fur et à mesure des besoins. Dans le grand hall, la paille fut remplacée par un matériel de couchage composé de deux tréteaux et trois planches avec, est-il précisé dans un rapport, "une fourniture auxiliaire complète" (! ?). On compta bientôt 115 lits d'infirmerie. On lavait les galeux dans les pétrins d'une boulangerie de campagne prise aux Allemands à la bataille de la Marne.

Un réfectoire de 400 places fut aménagé avec l'aide de Mme la duchesse de Talleyrand.

Une "cantine anglaise" était tenue par les dames de la Croix-Rouge de Londres qui distribuaient des boissons diverses chaudes et froides, du papier à lettre et des jeux.

"L'œuvre de la goutte de café" fonctionnait sous l'autorité d'une religieuse de Saint-Vincent-de Paul. Elle assurait la nourriture des hommes aux infirmeries et de ceux soumis à un régime spécial.



Un groupe d'éclopés du dépôt Babcock devant le massif de fleurs représentant une croix de guerre

Les locaux, et particulièrement le grand hall réservé aux éclopés, étaient blanchis à la chaux sur une hauteur de 3 mètres ; le reste des murs était recouvert d'affiches multicolores représentant des paysages, des scènes de théâtre et de batailles, et des quantités de maximes militaires, patriotiques, morales, "hygiéniques" (sic). Durant l'hiver, le chauffage était assuré par 4 calorifères fonctionnant à l'anthracite "qui faisaient régner une douce température dans l'immense hall".

Pendant longtemps, les bureaux du camp furent installés dans 5 wagons de chemin de fer prêtés par une entreprise. Un terrain de 5000 m² servit de jardin potager où on planta surtout des pommes de terre. On installa une porcherie pour élever 3 porcs nourris avec les déchets de l'ordinaire. Le camp, composé de nombreux baraquements, avait des rues qui portaient les noms des capitales alliées et des chefs militaires les plus connus. L'ensemble du camp formait un pittoresque village aux maisons de bois, agrémenté de massifs et de plates-bandes de fleurs. Un des plus importants massifs représentait une croix de guerre.

A l'entrée du cantonnement, se dressait un portique monumental au sommet duquel flottaient les drapeaux français et alliés. Pour saluer les éclopés à leur arrivée, on lisait au sommet du portail : "Éclopé aujourd'hui, combattant de demain", et sur l'autre face, on pouvait lire au moment du départ du camp : "Et maintenant, allez à la victoire".

Quelle était la vie quotidienne dans ce cantonnement ?

Dans les infirmeries, le service fonctionnait comme dans un hôpital, avec visite le matin et contre-visite l'après-midi. Les soins prescrits par le médecin étaient donnés par les religieuses de Saint-Vincent-de Paul et des infirmiers militaires.

Au dépôt, l'heure du réveil était fixée à 6 heures en été et à 7 heures en hiver. L'extinction des feux avait lieu à 21 heures. Les éclopés prenaient leurs repas à 11 heures et à 17 heures qui, pour ceux des infirmeries étaient servis par des religieuses et des infirmiers, et ceux qui étaient astreints à un régime spécial mangeaient dans le local dit "goutte de café", servis par des religieuses et un aide-cuisinier. Tous les autres se réunissaient par tables de 20 dans le grand réfectoire.

Le matin, réservé aux visites médicales et aux soins, était bien occupé. L'après-midi les plus valides étaient autorisés à se promener tandis que les malades des infirmeries pouvaient lire ou jouer à des jeux qu'on tenait à leur disposition.

C'est ainsi qu'existait ce grand cantonnement d'un genre particulier près de chez nous. C'est ainsi qu'on y vivait rudimentairement sans se plaindre. Ainsi va la vie... même durant la guerre.

Raymond LABOIS

Source : Mémoires du capitaine commandant le dépôt d'éclopés Babcock, du 25 novembre 1916, tiré à 10 exemplaires numérotés de 1 à 10.

LA GUERRE DE 14/18 À NOTRE-DAME DES VERTUS

(Bulletin n°53 juin 2003 p.4 et 5)

Dans le numéro 51 de novembre dernier de notre bulletin, un appel aux renseignements était lancé concernant les messes qui ont été célébrées à Notre Dame des Vertus durant la guerre de 14/18.

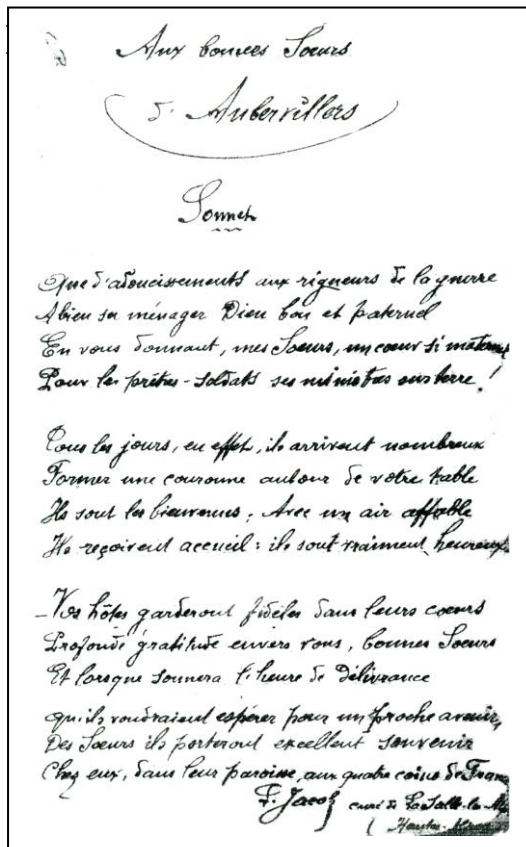
Sur un vitrail, il est indiqué que 70.000 messes furent célébrées durant cette période de guerre. Il semble que le chiffre soit élevé, mais il y en eut sûrement beaucoup en raison de la renommée du sanctuaire et de l'accueil que les sœurs de Saint-Vincent-de Paul d'Aubervilliers réservèrent aux prêtres soldats. Elles en ont hébergé des centaines venant de tous les coins de France, ce dont témoigne un livret que nous avons en notre possession. Chacun d'eux y a écrit un petit mot et même des souvenirs en vers, comme en témoigne le sonnet que nous reproduisons.

Il y eut aussi des prêtres qui venaient du « dépôt des éclopés » de la Courneuve, ouvert depuis le 19 septembre 1914 dans des locaux de la Société Babcock, 32.000 militaires fréquentèrent ce dépôt.

Quarante à cinquante messes furent-elles célébrées par jour dans notre église ? Ce n'est pas impossible, car à l'époque il y avait de nombreux autels, mais on ne peut rien affirmer avec certitude.

Raymond LABOIS

Parmi d'autres textes, en voici donc un du père Louis Jacob, curé de La Salle- les-Alpes (Hautes-Alpes).



Aux bonnes Sœurs
d'Aubervilliers

Sonnet

Que d'adoucissements aux rigueurs de la guerre
A bien se ménager Dieu bon et paternel
En vous donnant, mes Sœurs, un cœur si maternel
Pour les prêtres-soldats ses ministres sur terre !

Tous les jours, en effet, ils arrivent nombreux
Former une couronne autour de votre table
Ils sont les bienvenus ; Avec un air affable
Ils reçoivent accueil : ils sont vraiment heureux.

Vos hôtes garderont fidèles dans leurs cœurs
Profonde gratitude envers vous, bonnes sœurs
Et lorsque sonnera l'heure de délivrance

Qu'ils voudraient espérer pour un proche avenir,
Des sœurs ils porteront excellent souvenir
Chez eux, dans leur paroisse, aux quatre coins de France.

L. Jacob curé de La Salle- les-Alpes (Hautes-Alpes)

LA GUERRE ET LA MORT À DIX-NEUF ANS

Louis Charles Olivier est né le 27 juillet 1895 à Pantin, entre les 4 Chemins et La Villette, au 30 Route de Flandre (actuelle avenue Jean-Jaurès), à l'angle de la rue Magenta.

Ses Parents, Antony et Emélie arrivent en 1897 au 155 Route de Flandre à Aubervilliers (près de l'usine L.T. Piver), puis au 123 Route de Flandre à Aubervilliers, avec leurs trois enfants : Gaston, Louis et Madeleine, face au Fonder Central de la Boucherie (Pantin).

Antony, le père, meurt tragiquement en décembre 1910.

La guerre éclate : Louis se trouve projeté dans cette guerre, il n'a pas vingt ans.

Les documents d'époque permettent de reconstituer sa courte guerre.



LIVRET INDIVIDUEL (dit Livret Militaire)

Louis a passé son conseil de révision (classe 1915) le 7 Novembre 1914, à la mairie du 4^o arrondissement de Paris.

Le livret Individuel est constitué en Décembre 1914. Appelé bon pour le service armé. Matricule : 5239.

L'instruction militaire de Louis débute au 168^{ème} Régiment d'Infanterie le 22 décembre 1914 et il obtient le Brevet Spécial d'Aptitude Militaire le 1^{er} février 1915 à Sens : « il a justifié de son aptitude militaire exigée pour pouvoir être nommé Caporal au bout de quatre mois de service actif ».

Il reçoit la vaccination anti-typhoïdique par quatre injections : les 8 – 15 – 22 et 29 Janvier 1915.

Louis reste cantonné jusqu'au 3 avril 1915, à Sens et à Saint-Martin-du-Tertre. Il dessine des paysages et des maisons, qui semblent lui tenir à cœur.

Puis le 3 avril 1915...

LETTRÉ DE LOUIS À SA MÈRE

« Sens, le 3 Avril 1915 – 11 heures

Chère mère.

Je t'envoie ce mot d'un restaurant.... Je suis à Sens afin d'aller au magasin du corps pour me faire équiper à neuf et depuis ce matin moi et Montanari nous n'avons pas arrêté de dinguer d'un côté et de l'autre. Figures toi que ce matin au rassemblement on nous dit allez vite vous rééquiper, il faut que vous alliez à Sens passer la visite pour partir (je pense que c'est au camp de Marlotte près de Fontainebleau pour remplacer ceux qui y étaient et qui sont partis à Lyon). Nous ne partons certainement pas au front car nous ne sommes que deux, ce n'est donc pas un détachement. Je t'écirai le plus tôt que je pourrais pour t'informer où je suis.

Je t'embrasse bien fort ainsi que Madel. qui je pense va mieux.

Louis »

CARNET DE GUERRE

Bien optimiste, Louis pensait aller vers Fontainebleau : il part pour le front.

Louis tient, à partir de ce jour, un carnet de guerre, d'une fine écriture au crayon.

« Le 3 Avril – On nous prévient avec Jean Montanari que nous sommes désignés pour faire partie d'un détachement d'évacués. Nous devons partir à 3 heures, mais après contre ordre, nous embarquons à 10 heures ½ à Sens.

4 Avril – Nous arrivons à Dijon à 7 heures ½. A Is-sur-Tille, nous nous arrêtons pour faire la pause et manger, et nous en repartons à 12 H ½.

Nous remontons vers le Nord et en gare de Neufchateau, nous croisons deux trains de bidasses revenant de Bois-Le-Prêtre et qui nous informent des progrès assez sensibles dans cette région. Nous arrivons à Toul à 8 heures 15. Nous passons la nuit au 156^{ème}. Nous repartons à 11 heures pour la gare et nous embarquons jusqu'à Dieulouard. De là, à pied, nous allons jusqu'à Montauville en passant par Pont-à-Mousson. Nous sommes à ½ heure des tranchées et nous avons des pièces qui tirent un peu en arrière du village, il y a quelques 75 tout près, et à chaque coup tiré, c'est une détonation sèche à côté du coup tiré par une grosse pièce de marine de 220 qui fait danser tout à chaque fois. Nous entendons très distinctement la fusillade et le soir c'est épatant de voir les éclairs suivis de la détonation et après nous entendons le ronflement du projectile. On voit aussi les fusées très vives. En arrivant vers 5 heures, nous assistons à un bombardement sur un Farman qui évolue au-dessus des lignes.

6 Avril – Nous sommes toujours au repos et faisons quelques corvées de nettoyage. Le canon donne dur. Le soir nous assistons à une chasse au taube (un Albatros). Tout d'abord, nous voyons 3 aéros Farman et ensuite le taube venant au-dessus de nos lignes. Il se fait bombarder avec assez de justesse. Nous attendons du renfort du 168^{ème}, le régiment ayant donné assez dur.

7 Avril – Je vais avec des camarades voir des décès au cimetière. C'est un spectacle vraiment horrible à voir. Des blessés reviennent de temps en temps des tranchées. Le soir, nous assistons au bombardement de plusieurs de nos batteries de 75, repérées probablement par un taube, mais les marmites tombent encore assez loin.

8 Avril – Nous rencontrons des camarades de la classe 14, venant en repos. Ils sont en général assez épuisés et dégoutant de boue. 4 heures, nous partons avec le 1^{er} bataillon en repos à Jezainville (cantonement de repos).

9 Avril – Nous recevons comme renfort 43 hommes pour compagnie parmi lesquels mon ami Oswald et plusieurs copains. Nous sommes contents de revoir des camarades de Saint Martin. Dans l'après-midi, nous sommes versés dans une compagnie respective. Ayant demandé, je réussis à être incorporé avec des anciens camarades de la classe 14 et tous ceux de la 26^o sont

versés dans la même compagnie : la première. Je suis à la 7^{ème} escouade, Montanari à la 8^{ème}, et les autres dans diverses escouades.

Le 10 – Sans changements. Je vais visiter des tranchées couvertes abandonnées depuis septembre et qui sont très bien faites et confortables. Nous assistons au bombardement presque quotidien de Pont-à-Mousson. Le soir, un taube est bombardé par nos 75.

Le 11 – Vers 3 heures, en me promenant avec 5 ou 6 camarades, sur la côte de Jezainville, et regardant une carte, nous nous voyons bombardés par des obus allemands qui tombent à 150 ou 200 mètres de nous, ce qui nous fait rentrer aussitôt sous bois, et presque aussitôt, le bombardement s'arrête. Plus tard, on voit, comme presque tous les soirs, les taubes venir au-dessus des lignes et se faire bombarder.

Texte rayé (NDLR) :

On apprend ces jours-ci que le 167 et 169 se sont laissé reprendre les 3 blockhaus que le 168 avait réussi à s'emparer, ainsi qu'une tranchée de première ligne, mais quelques renforts étant arrivés, ces tranchées sont reprises avec 2 blockhaus et une tranchée allemande en plus.

Fin de la partie de texte rayé (s'agissait-il de fausses informations ?)(NDLR)

13 – Revue en tenue de campagne, le matin. Le soir, marche de 10 kilomètres, tenue de campagne.

Le 13 vers 5 heures, nous voyons deux de nos avions malgré un bombardement intense, tourner pendant un quart d'heure au-dessus des batteries ennemies afin de les repérer et lancer au-dessus de celles-ci des fusées afin d'en indiquer l'endroit aux nôtres. Le soir, je rencontre dans le village, Nicolas, un camarade de mon frère, avec lequel il travaillait. Celui-ci est infirmier au 168^{ème} au 2^{ème} bataillon.

14 – Matin, revue d'armes. Soir, marche Dieulouard et retour sans sac. Nous remarquons des prisonniers boches qui, quand nous sommes passés, nous regardaient d'un air de mépris.

15 et 16 – Revues, marches.

17 Matin – Revue du Général Lebocq avec remise de la Légion d'Honneur au Capitaine Bégaud.

Le soir en allant aux douches à Pont-à-Mousson, sur la route de Blénod, nous sommes repérés par l'artillerie et bombardés et nous voyons les marmites nous tomber à très peu de distance. Des éclats retombent sur la route où tout le monde se sauve toute la journée. Blénod et Pont-à-Mousson reçoivent des obus.

Nous touchons des vivres de réserves et un supplément de cartouches, ce qui nous en fait 150.

18 – Après-midi, montage des tentes. La 3^{ème} compagnie, en allant aux bains à Pont-à-Mousson, se fait bombarder comme nous la veille et 4 hommes se font blesser sérieusement.

20 – Après-midi, un incendie se déclare dans la forêt de Puvénelle, au-dessus de Jezainville. Deux compagnies arrivent à éteindre le feu, et le soir, la 7^{ème} escouade, dont je fais partie, est désignée pour aller surveiller si le feu ne reprend pas. Nous montons une grande tente et montons la garde chacun une heure. Le soir, bombardement de Jezainville. Plusieurs marmites tombent sur les maisons.

21 – Bombardement du cantonnement. Quelques blessés.

23 – Revue du Général Lebocq. Remise de la Légion d'Honneur au Capitaine Eyvierjo de la 6^{ème} compagnie.

25 – Nous sommes avertis que nous partons dans la nuit pour les tranchées.

26 – A une heure du matin, nous sommes rassemblés pour partir aux tranchées. Nous arrivons en 3^{ème} ligne après plus d'une heure de marche. Nous passons la journée tranquillement.

27 – Escarmouches. Le soir à 9 heures ½ nous sommes avertis de nous équiper, et à minuit ½, nous sommes réveillés par une fusillade, bientôt accompagnée d'un bombardement assez intense. Nous assistons à un spectacle assez nouveau pour nous qui arrivons. Eclairs des explosions d'obus et de départ, fusées éclairantes, vacarme assourdissant, et ceci pendant une grande heure.

28 – Après-midi canonnade. Après la soupe, nous sommes bombardés par 4 minenwerfer. Ces gros projectiles font beaucoup d'effet matériel et surtout moral, provoqués probablement par la détonation assez forte qu'ils produisent quand les projectiles arrivent. On entend comme une sorte de bombardement saccadé, et on voit aussi assez bien une masse qui semble venir doucement, ce qui permet de pouvoir se chercher un abri. Comme résultat de ce bombardement, 4 morts et une vingtaine de blessés.

29 – Vers 7 heures du matin étant assis à l'entrée d'une sape, j'entends une forte détonation sourde bientôt suivie d'un bruit pouvant se comparer à un fort jet de vapeur, qui peut durer une minute et accompagné de deux autres détonations semblables à la première, et pendant environ deux minutes, c'est une vraie pluie de toute sorte de matériaux et de terre. Mais cette contre-mine, car c'en est une, ne fait pas l'effet voulu, éclatant trop loin de la 1^{ère} ligne, mais l'attaque qui suivit fit des pertes au 168^{ème}. L'entonnoir causé par l'explosion est occupé par nous après un combat assez violent où nous sommes accueillis par des crapouillots et des boîtes de singe. Le soir en passant devant la tranchée de 2^{ème} ligne, je vois arriver dans le boyau à 15 mètres de moi, une torpille boche qui explose aussitôt. De suite, je me jette à terre et n'écope rien. Les obus et torpilles continuant à tomber dans ce coin, je me réfugie dans une sape (faite par des boches) en attendant la fin de ce bombardement. »

(NDLR : Fin du carnet de Guerre)

Quelques précisions sur les termes employés dans le carnet de guerre de Louis :

Taube : Mot allemand qui signifie « pigeon », utilisé par les Français pour désigner les avions allemands (dont la forme rappelait celle des oiseaux en vol)

Albatros : Avion allemand venant d'être mis en service.

Aéro : Abréviation de « Aéroplane » (nom générique des avions de l'époque).

Marmites : Projectiles de gros calibre

75 : Canon de 75 mm

220 : Mortier lourd de 220 mm

Minenwerfer : Mortier allemand à tir courbe.

Crapouillot : Mortier de tranchée et ses projectiles, adaptés à trajectoire de tir courbe.

Sape : tranchée permettant de circuler (boyau).

Contre-mine : galeries souterraines creusées pour détruire les galeries ennemies.

Boîte de singe : Boîte de viande de bœuf (similaire au Corned-Beef anglais).

Boche : Terme argotique désignant un Allemand.

.

LA TERRIBLE ATTENTE ET LA RECHERCHE

Les écrits de Louis s'arrêtent le 29 avril 1915.

Il semble qu'Emélie, la maman de Louis, n'ait pas eu de nouvelles officielles de son fils pendant trois mois.

Le 28 juillet 1915, le Comité International de la Croix-Rouge (Agence internationale des prisonniers de guerre) à Genève écrit à Emélie et annonce la mort de Louis (« d'après listes allemandes de juillet 1915 »).

D'autres courriers suivront (le 13 Août 1915, le 17 Août 1915, le 31 Août 1915, et enfin le 13 Octobre 1917).

Emélie recevra également un courrier du 17 Août 1915 du Ministère de la Guerre (Bureau des renseignements aux familles), et du 31 Août 1915 de la Légation d'Espagne à Berne.

Tous ces courriers apportent petit à petit des précisions sur la fin de Louis.

Louis Olivier est donc mort. Son passage au front n'aura duré qu'un mois, un mois d'enfer.

Il ne répondait plus à l'appel depuis le 1^{er} mai 1915, il a disparu à Bois-Le-Prêtre le 1^{er} mai, et n'a été récupéré que le 3 mai, amené sans connaissance à l'infirmerie de Vilcey-sur-Trey, il y est décédé à 2 heures 15 du matin, les poumons transpercés par un éclat d'obus. Il est donc resté plus d'une journée, blessé, entre les deux lignes d'affrontement.

De transmission orale familiale, Louis a agonisé hors des tranchées non loin de ses compagnons. Ils lui parlaient, le soutenaient, mais il était alors impossible de sortir des

tranchées pour le récupérer tant les lignes ennemies étaient proches et les tirs et bombardements nourris.

Ses effets personnels ont été envoyés au Ministère de la guerre à Berlin : un canif, un rasoir, un briquet, une pipe, une tabatière, une chaîne, un porte-monnaie, un bracelet.

... Et 21,42 Francs ont été envoyés à la caisse générale de guerre.

Mort pour la France, par blessures de guerre.

Louis est enterré dans le cimetière militaire de Vilcey-sur-Trey (Meurthe-et-Moselle) à la sortie ouest du village, dans une fosse commune avec huit soldats allemands : Wiesemann, Stüber, Gryzeka, Rensh, Ebinger, Kahn, Haczmarck, Holsmeyr et Franzose L.C. Olivier.

Le carnet de guerre de Louis a reçu un impact, mais n'a pas été percé : un éclat d'obus ou un coup de baïonnette. Le carnet l'a donc protégé, mais ne lui a pas sauvé la vie.

Jean Montanari, le grand copain de Louis, est mort pour la France le 1^{er} mai 1915 à Bois-Le-Prêtre : Tué à l'ennemi, à tout juste 20 ans.

Il est tombé le même jour que son copain Louis sur le même lieu de Bois-Le-Prêtre de sinistre mémoire : les combats de Bois-le-Prêtre durèrent de Septembre 1914 à Juillet 1915, plus de 15 000 combattants n'en sont pas revenus.

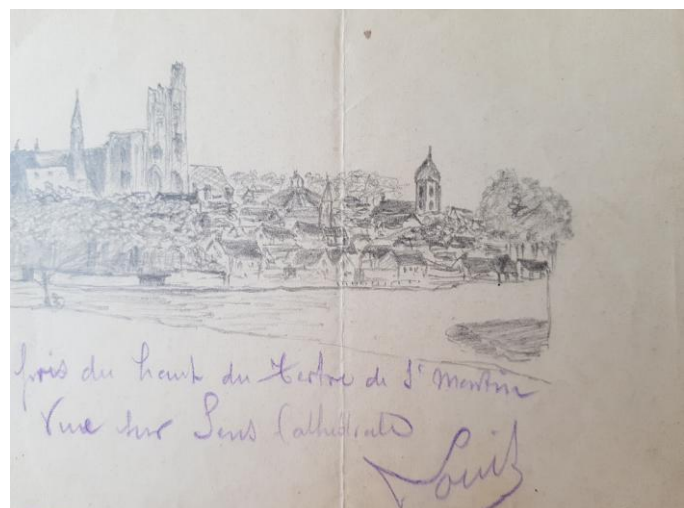
Louis ne fêta jamais ses 20 ans. Louis est mort à peine sorti de l'adolescence. Louis Olivier figure sur le monument aux morts de la Mairie d'Aubervilliers.

A Louis, Antony, Emélie, Madeleine... et tous les nôtres. Pour ne pas les oublier.

Jean-Louis THOMAS



Dessins exécutés par Louis OLIVIER



L'ENTENTE CORDIALE SELON FIRMIN GÉMIER (1914-1920)¹

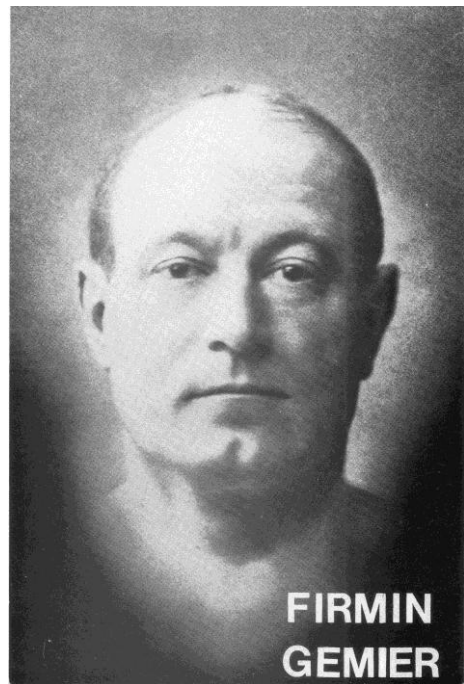
XIV^e COLLOQUE D'HISTOIRE RÉGIONALE

LA VIE CULTURELLE EN ILE-DE-FRANCE PENDANT LA GRANDE GUERRE

Tome 67 (année 2016) des « Mémoires Paris Ile-de-France »

Par *Élodie BELKORCHIA*

Firmin Gémier naît le 21 février 1869, en banlieue parisienne à Aubervilliers, là même, où un siècle plus tard s'installe le premier Centre Dramatique National de banlieue parisienne, le Théâtre de la Commune. On distingue dans la revendication d'un théâtre national en banlieue, portée par Gabriel Garran et Jack Ralite dans les années 1960, des liens directs avec les ambitions théâtrales de Firmin Gémier, militant du théâtre populaire du début du XX^e siècle. Il aura à cœur, tout au long de sa vie, de mener des projets d'envergure pour renouveler le théâtre français tant dans son répertoire que dans son approche du public. Nous nous intéresserons ici aux initiatives de Firmin Gémier pendant la Première Guerre mondiale. Projets qui nous emmènent loin de sa ville de naissance mais qui affirment la personnalité et l'engagement du personnage. Homme d'action, refusant de s'enliser dans le succès, il a toujours une nouvelle idée en tête : le théâtre national ambulant, le cirque d'hiver ou la création du Théâtre National Populaire après guerre. A chaque période ses grands projets, la Grande Guerre n'y coupe pas. Il cherche d'abord à se rendre utile et propose un théâtre « de circonstances » qui participe au soutien de la corporation des artistes. Mais c'est au cœur du conflit qu'il choisit de jouer des relations franco-anglaises pour assouvir son envie de monter Shakespeare. Alliant diplomatie et création théâtrale, il crée la Société Shakespeare en 1917, contribuant ainsi à une définition culturelle de l'entente cordiale.



**Firmin Gémier, né à Aubervilliers
le 21 février 1869.**

4Fi320, Carte postale, Archives C. Fath,
AM Aubervilliers

¹ Article publié avec l'aimable autorisation de la fédération des sociétés historiques et d'archéologiques de Paris et d'île de France.

FAIRE DU THÉÂTRE EN TEMPS DE GUERRE

DÉCLENCHEMENT DES HOSTILITÉS : LA GUERRE SERA COURTE, LA VIE CULTURELLE S'ARRÊTE.

Lorsque la Guerre éclate à l'été 1914, Firmin Gémier est en tournée à Genève. Chacun pense alors que la guerre sera courte. Dès les premiers jours de la mobilisation, les attroupements sont interdits et les théâtres ferment leurs portes. Gémier qui a alors 45 ans ne fait pas partie des premiers mobilisés. Il cherche à se rendre utile et après un passage à Paris, il rejoint Pierre Népoty, le frère de son ami Lucien, auteur et adaptateur, qui vient d'être nommé préfet des Ardennes. Chef de cabinet, il participe à la retraite de la Marne mais doit être évacué à Paris pour être opéré de l'appendicite. Après la Bataille de la Marne (5-12 septembre 1914), le conflit s'enlise, les armées se terrent dans les tranchées. On comprend que la guerre va durer. Les théâtres fermés sur ordonnance du préfet depuis août 1914 ont l'autorisation de rouvrir peu à peu à partir de la mi-novembre sous certaines conditions. La Comédie Française inaugure le 6 décembre des matinées qui présentent des « spectacles coupés » auxquels s'ajoutent des poèmes et chansons de « circonstances ». Firmin Gémier, alors directeur du Théâtre Antoine, fait partie des premiers à ouvrir. Il propose une série de matinées de gala dont la première a lieu le 24 décembre. Les bénéfices vont aux réfugiés des Ardennes, au personnel de sa maison et des théâtres de Paris. Il entreprend de monter une revue qu'il souhaite exceptionnelle, dans l'idée de faire davantage pour le prêt d'honneur aux artistes dont il est l'un des initiateurs. Mais devant l'empressement du public, privé de spectacles depuis plusieurs mois, elle se transforme en une trentaine de représentations entre février et avril 1915.

LE THÉÂTRE AUX ARMÉES : LES HUNS ET LES AUTRES



Firmin Gémier en 1927,
BnF, Agence de presse Meurisse

En parallèle de ses actions parisiennes, il organise en janvier 1915 un spectacle à l'attention des armées au théâtre d'Épernay. Sous la plume de Lucien Boyer et Dominique Bonnaud, *Les Huns et les autres* est « une chronique animée, et patriotique voire cocardière, des sept premiers mois de la guerre [...] On y parlait beaucoup de l'héroïsme des poilus, [...] de la crânerie de Paris sous les attaques des « Taubes », mais on y entendait aussi [...] les lamentations d'un propriétaire n'arrivant plus à toucher ses loyers² ». Théâtre de circonstances qui fait le récit des premiers mois de la guerre et contribue aux divertissements des soldats tout en s'inscrivant dans un élan de solidarité au profit des artistes éprouvés. Firmin Gémier réunit pour cette revue une distribution de prestige, financièrement presque impossible pour une exploitation normale. Sur le plateau Huguenet, de Max, Paul Ardout, Andrée Mégard, Jane Cheirel ou Jeanne Pierly se donnent la réplique. Tous ont accepté le même défraiement de 20 Fr par représentation, assurant des bénéfices importants aux œuvres intéressées. « Cet élan de solidarité se poursuit d'ailleurs sans défaillances : personne ne se fit doubler durant toute la carrière de la revue. [...] Le succès purement théâtral valut au spectacle d'être repris (mais sans ses vedettes) quelques mois plus tard au théâtre de Cluny³ ».

² P. BLANCHART, p. 145

³ Ibid, p. 146

UN RÉPERTOIRE « DE CIRCONSTANCES »

Loin du front, la guerre impacte la programmation des théâtres. Des auteurs belges sont mis en scène au théâtre Antoine sur la saison 1916-1917 et la censure veille à préserver le moral de l'arrière. Au début de l'année 1917, les répétitions de *La Bataille* au Théâtre Antoine, adaptation d'un roman de Claude Farrère par Pierre Frondaie, sont rapidement interrompues. « *Le spectacle de cette bataille parut incompatible [à la censure] avec les batailles qui se déroulaient ailleurs, pour de vrai, tragiquement, incompatible avec la situation diplomatique [...]* La bataille ne fut créée que quatre ans plus tard et Gémier retrouva le rôle qui lui valut l'un de ses plus retentissants succès d'acteur ». Outre les pièces avortées, Gémier met en scène le texte de Porché, *Les Butors et la finette*, en novembre 1917, qui s'inspire du conflit en cours. Le conte populaire devient symbole, les spectateurs saluent la France dans le personnage de Finette, les Huns de la revue de 1915 devenant les Butors. Porché propose une « allégorie dramatisée [... d'une] réalité quotidienne vécue dans la souffrance par la France⁴ ». Finette avec l'aide du jardinier lutte contre les Butors et Buc, l'intendant qui trahit. Après l'entrevue entre le maréchal-duc commandant les Butors et Buc à l'acte 1, le château (La France) est envahit à l'acte 2, Buc a rempli sa mission. Dans un paysage de plaine inondée grâce à des effets de lumières saisissants, Finette démasque Buc et l'abat à l'acte 3. La guerre passée, c'est dans un parc saccagé qu'il faut envisager de reconstruire dans le dernier acte. En quatre actes, portés par des décors d'Emile Bertin, Porché raconte quatre ans de conflit dans une mise en scène prodigieuse selon les commentateurs de l'époque et rendue possible par l'expérience de la société Shakespeare.

THÉATRALISER L'ENTENTE CORDIALE : LA SOCIÉTÉ SHAKESPEARE L'ENVIE DE MONTER SHAKESPEARE

L'envie de monter le Grand Will, comme il l'appelle, s'inscrit dans la longue histoire des relations de la scène française avec Shakespeare. Pendant longtemps, le théâtre français a eu tendance à malaxer Shakespeare pour le faire entrer dans un moule traditionnel, peu soucieux d'assouplir et de rénover le cadre scénique. Au début du siècle, Lugné-Poe et Antoine, chacun à leur façon, proposent de nouvelles approches de Shakespeare, un auteur alors peu joué en France. C'est dans cette continuité que s'inscrit Firmin Gémier, qui jouait déjà le fossoyeur dans l'*Hamlet* de Lugné-Poe. L'envie taraude Gémier depuis un moment, mais le théâtre Antoine dans sa gestion « normale » n'a pas la capacité de lui fournir les moyens matériels nécessaires à une telle entreprise qui requiert de nombreux décors et costumes tout en s'appuyant sur une ample distribution. « *Paradoxalement, la guerre, qui gêne les exploitations théâtrales, offre des possibilités sur lesquelles notre opportuniste de génie se précipite : jouer de la fraternité d'armes franco-anglaise, théâtraliser l'entente cordiale, transformer les représentations en manifestations nationales et internationales*⁵ ».

LES RELATIONS FRANCO-ANGLAISES AU SERVICE DU RÉPERTOIRE

Pour fonder la société Shakespeare, Gémier présente son projet à de nombreux acteurs de la scène artistique et politique française. Il souhaite répandre la culture anglaise en France et la culture française en Angleterre pour « affermir les liens intellectuels qui unissent la

⁴ P. BLANCHART, p. 168

⁵ P. BLANCHART, p. 157.

France aux peuples de langue anglaise dans l'intérêt de l'humanité, du progrès et de la civilisation⁶ ».

Fort de ses larges attaches, Gémier s'appuie sur trois comités, tous plus impressionnants les uns que les autres, pour fonder la « Société Shakespeare ». Le comité d'honneur réunit autour du président du conseil Ribot, une quinzaine de ministres et anciens ministres, une dizaine d'ambassadeurs et une quinzaine de personnalités parmi lesquelles le Préfet de la Seine, Anatole France, Bergson ou Edmond Rostand. La société est également soutenue par un comité de propagande fort de quatre-vingt-cinq noms alliant des écrivains célèbres, des directeurs de presse ou les maires des grandes villes françaises. Enfin, un comité de direction composé de six membres et présidé par Edouard Herriot assure quant à lui la gestion de la société. Sans doute attirés par la perspective séduisante du duo Gémier – Shakespeare, ces membres éminents seront à la fois les défenseurs de la société et son premier public.

Pour asseoir la légitimité de la société Shakespeare, une conférence est même organisée au Quai d'Orsay à quelques jours de la première du *Marchand de Venise*. Le philosophe Emile Boutroux, directeur de l'Académie française et président du comité franco-anglais, W-G. Sharp, l'ambassadeur des Etats-Unis et Firmin Gémier sont invités à prendre la parole. La presse retiendra surtout l'intervention de Gémier, qui emporté par l'enthousiasme, en fait un peu trop pour présenter le programme de la société qui allie création théâtrale et échanges culturels. Il évoque notamment sa conception des échanges franco-anglais. Firmin Gémier espère « prolonger après la guerre, l'union scellée sur les champs de bataille, dans toutes les manifestations de l'activité humaine⁷ ». Il envisage de fonder une bibliothèque franco-anglo-américaine et un « cercle Shakespeare » sur le modèle des grands clubs de Londres ou de New-York qui réunirait l'élite intellectuelle des trois grandes nations. Il prévoit également, et l'on reconnaît là le Gémier militant du théâtre populaire, des expositions et des représentations populaires. En bon gestionnaire de théâtre et pour assurer l'avenir des réalisations scéniques, il s'assure également que les bénéfices des représentations soient uniquement applicables au développement et à la propagande de l'association, c'est-à-dire à la création de nouveaux spectacles. Ce programme s'appuie en premier lieu sur des créations théâtrales, qui restent l'ambition initiale de Gémier.

FAIRE ÉVÈNEMENT

Au regard des circonstances, de la nouveauté du répertoire pour le public parisien et du coût faramineux de la production, Gémier mise sur des galas retentissants pour créer un engouement et faire événement plutôt que sur des représentations régulières. La première du *Marchand de Venise* est donnée pour le 301^e anniversaire de la mort de Shakespeare. Une séance en matinée, devant une salle très officielle qui s'appuie pour partie sur les membres des différents comités de la société, a lieu le 23 avril 1917. Outre la date anniversaire, Gémier crée le spectacle sur et autour du plateau puisque la représentation se termine par le couronnement du buste de Shakespeare et des déclamations de poèmes. La critique est unanime et salue à la fois le metteur en scène et l'interprète de Shylock.

Le pari est gagné en s'appuyant sur une date anniversaire, un public prestigieux et en emportant la critique, Gémier fait événement et s'assure malgré les circonstances un succès durable. Les galas exceptionnels se transforment rapidement en exploitation régulière. Ce sont finalement près de trente représentations qui sont données jusqu'au 10 juin 1917. *Le marchand de Venise* devient l'une des pièces emblématiques de son répertoire. On notera

⁶ Idem.

⁷ Ibid, p. 158.

ainsi que la pièce est reprise à l'Odéon en 1922 pour un nouveau gala en présence d'Alexandre Millerand, président de la République. Elle sera ensuite à l'affiche régulièrement avec une réussite jamais démentie.

SHAKESPEARE AU SERVICE D'UN PROJET ARTISTIQUE

Le marchand de Venise marque une étape décisive dans l'itinéraire artistique de Gémier, il y allie adaptation, décors et mise en scène pour renouveler l'approche théâtrale. Pour ne pas dérouter les spectateurs avec l'univers shakespearien, Lucien Népoty propose une adaptation en six tableaux « offrant une pièce riche de mouvement, de pittoresque et un texte de dru⁸ ». Une machinerie de l'invention de Gémier donne vie aux cinq décors et deux cents costumes réalisés par Émile Bertin, Louis Anquetin et H-G Ibels qui restituent le fourmillement de la vie vénitienne selon Shakespeare. Certains contemporains vantent ainsi la virtuosité technique qui accélère les changements de plateau et limite les entractes. L'ordonnancement d'ensemble et le maniement de la figuration (près de quatre-vingts personnes) sont également salués. Mais la critique retient surtout la hardiesse de la mise en scène. Gémier choisit d'étendre l'action dans la salle, d'emporter les spectateurs dans l'action en supprimant la rampe qu'il remplace par un escalier qui relie la scène à la salle. Il abolit ainsi le canonique rapport frontal. « *Des projecteurs, installés en fond de salle, permettent l'appréhension de l'espace scénique en volume plutôt qu'en plan : les acteurs jouent dans la salle, sur le plateau, dans les loges d'avant-scène ou aux balcons. Un orchestre soutient la représentation d'une partition originale conçue à partir d'œuvres anglaises du XVI^e siècle* ». Il invente une mise en forme nouvelle, qui procède de la théorie wagnérienne d'art total⁹. Si cela paraît aujourd'hui admis, normal, presque coutumier, la suppression de la rampe et les choix de mise en scène suscitèrent des commentaires à l'infini, tant sur le bien fondé de l'abolition de la rampe qui crée un nouveau rapport entre les spectateurs et les acteurs que sur les influences germaniques (Reinhardt, Wagner) à l'heure où le dénigrement de la création allemande devient une forme authentique de patriotisme.

Si la critique est unanime pour *Le Marchand de Venise*, des commentaires et autres railleries viennent ternir le succès d'*Antoine et Cléopâtre* monté en février 1918. Gémier rappelle alors son engagement : « Quand je monte Shakespeare, je ne pense pas aux shakespeariens. Je tiens surtout à faire connaître Shakespeare à ceux qui l'ignorent¹⁰ ».



Stèle Firmin GÉMIER au square Stalingrad

Photographie C. Jeunet

⁸ Ibid, p. 162.

⁹ C. FAIVRE-ZELLNER.

¹⁰ P. BLANCHART, p. 171.

LA CRÉATION RATRAPÉE PAR LA GUERRE

La guerre rattrape la société Shakespeare dès le mois suivant. Le 15 mars 1918, tout le nord-est parisien subit de lourds dégâts suite à l'explosion du dépôt de munitions de La Courneuve. L'effroi se répand, les berthas, ces canons allemands à longue portée, ont Paris en ligne de mire et commencent à causer de graves dommages dans les rues parisiennes. Parfois à un éclatement proche, l'orchestre répond par *La Marseillaise*. Les théâtres essaient de tenir. Mais après la tragédie de Saint-Gervais¹¹ en mars 1918, Gémier prend les devants et part en région. Alors que les combats se rapprochent de Paris, il est accueilli par Edouard Herriot à Lyon, salle Rameau. Sorti du cadre traditionnel des théâtres parisiens et sous l'effet des circonstances, il crée un dispositif scénique inspiré de ses trois grandes expériences parisiennes qui ont transformé le Théâtre Antoine et monte *La mégère apprivoisée*. Au tournant des années 1918-1919, la pièce se joue avec des décors et costumes de fortune. Le succès public fait taire les shakespeareiens contrariés par l'adaptation libre mais follement drôle de Georges de la Fouchardière, humoriste très en vogue. Ce sera la dernière pièce de la Société Shakespeare.

Pendant la Guerre, Firmin Gémier aura réussi à théâtraliser l'Entente cordiale, resserrant les liens franco-anglais à travers le théâtre. Il réussit à produire des spectacles d'envergure qui renouvèlent le rapport au plateau dans une période peu propice à la création de prime abord. Après les succès de la société Shakespeare à Paris, puis à Lyon, il a déjà de nouveaux projets en tête. 1919, marque dans la carrière de Firmin Gémier le début de trois années étonnamment actives. Elles portent au comble sa renommée : Le cirque d'hiver (1919-1920), la création du Théâtre National Populaire (TNP) en 1920 et la direction de la Comédie-Montaigne pour la saison 1920-1921. Le début des années 1920 est également marqué par un débat sur la pertinence des pièces étrangères. Fort de son expérience Shakespearienne qui a renforcé ses relations à l'international, Gémier est avec Lugné-Poe un des partisans de l'ouverture du répertoire des théâtres parisiens.

BIBLIOGRAPHIE :

Achart Thérèse, *Firmin Gémier, l'homme d'un théâtre à venir*, Antony, Association des Amis du théâtre Firmin Gémier, février 1987, 38 p.

Blanchart Paul, *Firmin Gémier*, Paris, Arche, 1954, 348 p.

Bash Victor, « Les butors et la finette - chapitre IV », in *Etudes d'esthétique dramatique, Première partie, le théâtre pendant une année de guerre*, Paris, 1929, pp. 237-248.

Faivre-Zellner Catherine, *Firmin Gémier, héraut du théâtre populaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 340p.

Publication sur open édition : 21 février 2013

<http://books.openedition.org/pur/2152?format=toc>, consulté le 1^{er} novembre 2015.

Gémier Firmin, *Le Théâtre, entretiens réunis par Paul Gsell*, Paris, Grasset, 1925, 287 p.

¹¹ Le 29 mars 1918, vendredi saint, une bombe s'abat sur l'église de Saint-Gervais à Paris faisant 50 morts et 200 blessés.

11 NOVEMBRE 1918 FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

(Bulletin n°9 septembre 1988 p.3 à 7)

Il y a 70 ans (*NDLR : 100 ans cette année*) s'achevait un conflit dont les conséquences se feront longtemps sentir sur la vie des français ; il est toujours présent au souvenir dans les monuments aux morts érigés dans chaque commune et la longue litanie des noms qui y sont gravés atteste l'ampleur du massacre.

Nous l'évoquerons ici à travers une étude et quelques documents.

par **Jacques DESSAIN**

. .

LA GUERRE VUE À TRAVERS LES REGISTRES DE L'ÉCOLE DE FILLES JEAN MACÉ¹

LES RÉFUGIÉES :

Dès le mois d'octobre 1914, on les voit arriver de tous les départements du nord de la France : 12 petites filles inscrites cette année-là, 27 en 1915, 13 en 1916, 12 en 1917. Elles sont hébergées chez des parents ou dans des centres ; ce n'est parfois qu'une halte de quelques semaines avant un nouvel exode. Elles arrivent, perturbées par la peur comme cette fillette venant de Longwy : "troubles nerveux provenant de ce qu'elle a vu au début de la guerre dans son pays" écrit la directrice dans la colonne observations du registre d'inscription.

LES ORPHELINES :

83 enfants inscrites entre 1908 et 1924, donc étant à l'école pendant tout ou partie du conflit, n'ont plus leur père. Tous n'ont pas été tués à la guerre, la mortalité était déjà élevée (tuberculose, accidents du travail, alcoolisme) dans une ville insalubre comme Aubervilliers, mais il y en eut un grand nombre : la liste que l'on peut voir dans le hall de mairie en témoigne..., et il y aura les blessés, les invalides, ceux qui ont été traumatisés et ne se réadaptent pas : "gentille enfant, intelligente, partie avec la mère obligée de quitter son mari qui s'est mis à boire après la guerre et maltraitait la famille".

C'est parfois la mère qui ne supporte pas sa peine, mais c'est toujours l'enfant qui est victime : "orpheline de guerre, particulièrement mal tenue, jamais débarbouillée, linge déchiré et sale. Indisciplinée, pas méchante mais abandonnée de la mère qui boit".

LA VIE QUOTIDIENNE :

Les enfants sont mêlés à la guerre : très tôt pour cette Marie-Christine Diétrich qui, de nationalité allemande (probablement d'origine alsacienne d'après le nom), est mise en congé : l'hostilité aurait été trop grande à son égard. Elle aura été probablement internée avec ses parents.

SUITE : voir avant propos page 4.

¹ Actuelle école Condorcet.

EN 1914 COMMENCE LA 1^{ÈRE} GUERRE MONDIALE

(Bulletin n°55 mars 2004 p.8 à 13)

Aubervilliers, en cette année 1914, commence par vivre des jours pareils aux autres. C'est la vie ordinaire connue par tous : des faits quotidiens, des élections, des faits divers. Puis, c'est le commencement de l'horreur, le départ au front, les premiers blessés, les premiers morts. Cette boucherie ne prendra fin qu'en 1918.

Nous avons repris le Journal de Saint-Denis, il avait une rubrique sur Aubervilliers chaque semaine. Ce qui va suivre n'est pas exhaustif, ce sont des « instantanés » sur cette année capitale.

Claude FATH

2.8.1914

LA FÊTE COMMUNALE se déroule suivant le programme que nous avons publié et obtient auprès de la population un vif succès. A 2 heures 1/2, la société de tambours et clairons « L'alerte » s'en fut chercher à la mairie, la Municipalité, et l'accompagna jusqu'à l'angle de la rue de Paris et du Boulevard Félix Faure où devait être tiré un feu d'artifice japonais.

DISTRIBUTION DES PRIX. Toujours très attendue de nos chers enfants, car elle marque pour eux, avec la récompense de leurs efforts, la date des vacances, a été solennellement effectuée jeudi dernier, à 9 heures du matin, à la salle des fêtes. Très applaudi, M. BELLAN cède la parole à notre distingué Maire et au discours de M. POISSON.

9.8.1914

En première page du numéro : A nos lecteurs, à nos amis, à tous. Le Journal de Saint-Denis paraîtra régulièrement pendant la guerre. Il devait à son passé, tout d'énergie et de vaillance, il devait à l'heure présente, faite de foi et d'espérance ; il doit à l'avenir qu'on entrevoit dans un éblouissement de gloire ; il doit aussi à ses lecteurs - qui tous sont ses amis - de ne pas suspendre sa publication.

AUBERVILLIERS

A TRAVERS LA VILLE. Notre ville est calme. Dès la première heure de la mobilisation, chacun fit son devoir. Le conseil municipal vota une somme assez élevée, provenant de crédits désaffectés, pour parer temporairement aux difficultés du moment et aux demandes de secours qui affluèrent en nombre. Ici, il n'y eut presque pas de perturbations dans les rues.

SUITE : voir avant propos page 4.

À L'OCCASION DU 100^{ÈME} ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE DE 1915-1918 EN ITALIE

(Bulletin n°80 avril 2015 - Atelier mémoire - les Italiens à Aubervilliers ; p. 14 à 19)

Le 2 août 1914 à la suite de l'invasion de la Belgique (pays neutre) par les troupes allemandes, la France, le Royaume Uni et la Russie (Triple entente) déclarent la guerre à l'Allemagne. L'Italie faisant partie de la « Triplice » (Triple alliance, Empire d'Allemagne, Empire Austro-Hongrois et royaume d'Italie) se déclare d'abord neutre.

Les Italiens vivant en France et ayant conservé la nationalité italienne, restent chez eux. Seuls ceux qui ont pris la nationalité française sont mobilisés.

Le 28 juillet 1915 l'Italie dénonce son appartenance à la « Triplice » et déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Empire Austro-Hongrois. L'Italie sera donc l'alliée de la France et du Royaume Uni. Beaucoup d'Italiens vivant en France rentrent alors en Italie pour répondre à l'appel de mobilisation générale annoncée par le gouvernement italien.

La guerre se déroule essentiellement dans le nord-est du pays à la frontière avec l'Autriche qui occupe encore des territoires revendiqués par l'Italie depuis longtemps (Trentino, Alto Adige, Venezia Giulia, Gorizia, Trieste). Le terrain est très montagneux et assez vite les positions s'enterrent comme en France. Les états majors essayent de sortir de cet immobilisme, mais toutes les tentatives des deux côtés sont très coûteuses en hommes et en matériel et vouées à l'échec.

C'est en septembre 1917 que les Autrichiens vont réussir à faire bouger le front en utilisant des techniques nouvelles et l'aide des Allemands. Nous allons relater ici brièvement un épisode douloureux dans la mémoire collective des Italiens, c'est « La retraite de Caporetto » et ses conséquences.

LA RETRAITE DE CAPORETTO ET SES CONSÉQUENCES OU LA 12^{ÈME} BATAILLE DE L'IZONZO du 24/10/1917 au 9/11/1917

Les Autrichiens reçoivent donc en septembre 1917 le renfort de plusieurs divisions allemandes et des unités d'assaut spécialisées. Avec 9 divisions Austro-hongroises, ils forment la nouvelle XIV^{ÈME} armée commandée par le général allemand VON BELOW.

Le 24 octobre 1917, VON BELOW attaque à CAPORETTO la II^{ÈME} armée du général italien Luigi CAPELLO. Les Allemands appliquent les tactiques perfectionnées sur le front de l'ouest avec barrage d'artillerie, gaz toxiques et lance-flammes. L'offensive gagne rapidement du terrain et sème la panique parmi les unités italiennes qui découvrent que leurs masques à gaz n'offrent aucune protection contre les gaz ennemis.

Le général en chef Luigi CADORNA mal renseigné ne donne l'ordre de la retraite que le 27. Les armées italiennes très éprouvées se regroupent sur le Tagliamento et sur le Piave avec 51 divisions et 6 divisions composées de Français, Anglais et Américains constituant une nouvelle ligne de défense que les Allemands et Autrichiens ne franchiront pas.

Une partie des soldats italiens privés de communications avec leur commandement, désertent et se rendent sans combattre. Les Italiens laissent sur le terrain 300 000 prisonniers, la moitié de leur artillerie et d'importants stocks d'armes, de matériel et de vivres.



Le général Allemand Otto VON BELOW



Le général italien Luigi CADORNA inspectant des batteries anglaises

Le responsable de cette situation est l'État Major italien commandé par le général CADORNA. Comment expliquer cette défaite aux Italiens sans mettre le généralissime à la charrette puisqu'il devait ne faire qu'une bouchée des Autrichiens.

Mais l'État Major a son alibi. C'est la faute des soldats qui ont déclenché une grève au front facilitant la victoire ennemie. Ainsi se déchaîne à l'encontre des 300 000 prisonniers italiens une infâme campagne de calomnies. Les malheureux sont à la fois prisonniers des Autrichiens et rejetés par leur propre camp. Même le célèbre poète Gabriele d'ANNUNZIO écrit dans le Corriere Della Sera : « Celui qui se rend à l'ennemi pêche contre la Patrie, contre l'âme, contre le ciel ».

L'infamie ne s'arrête pas là. Quelques mois après la défaite, le commandement italien décide de bloquer les colis de ravitaillement que les familles envoient à leurs parents prisonniers. Il est interdit de nourrir ceux qui ont participé à l'écroulement du front.



Infanterie italienne



Artillerie autrichienne

Lettre d'un prisonnier à sa famille :

« Je vous écris cette lettre pour vous dire ce qu'est ma vie de prisonnier et ce que l'on nous donne à manger. Il en meure 40 à 50 par jour dans mon camp. On nous donne du bouillon et de la farine avec des charançons. Nous dormons comme des bêtes avec un bout de couverture ».

Lettre d'un père à son fils prisonnier :

« Tu me demandes à manger mais à un lâche comme toi je n'enverrai rien. Si ces canailles d'Autrichiens ne te fusillent pas, on te fusillera en Italie. Tu es un traître, tu devrais te tuer toi-même ».

Autre lettre d'un prisonnier à son père :

« Je ne vous appellerai pas CHER PÈRE après avoir reçu votre lettre où vous m'informez que je suis la cause de votre déshonneur et de celui de la famille. À partir de maintenant je serai votre ennemi et non plus votre Domenico ».

Plus de 100 000 soldats italiens trouvent la mort dans les camps autrichiens, humiliés par leur État Major, déshonorés par leurs familles et abandonnés par la Patrie qu'ils avaient pourtant servie avec dévouement jusqu'à la fin de la guerre.

Cette situation a été étouffée dans un flot de patriotisme pour obtenir la victoire. Les Italiens ont compris qu'il leur arrivait quelque chose de nouveau. Quelques années plus tard ils avaient rendez-vous avec le fascisme. MUSSOLINI, comme avocat sut défendre les droits des anciens combattants. Son action a été perçue comme une reconnaissance pour les souffrances endurées par les combattants comme par les prisonniers et c'est une des raisons de sa montée vers le pouvoir. Le fascisme apportera lui aussi plus tard son lot de misère au pays, mais ceci est une autre histoire.



Prisonniers italiens à Udine

Sur le plan militaire, en 1918 les Italiens et leurs alliés français, anglais et américains ont repassé le Piave et repris l'initiative. C'est la victoire de « Vittorio Veneto » et les Autrichiens se sont repliés derrière leurs frontières actuelles, laissant à l'Italie les territoires qu'elle réclamait. L'armistice est signée le 4 novembre 1918 à 15 heures.

Après la défaite de CAPORETTO¹ le Général CADORNA a du démissionner. Il a été remplacé par le Général Armando DIAZ.

Très marqué par les événements qu'il avait vécus, CADORNA songe à se suicider, mais il ne met pas son projet à exécution. Un peu plus tard il sera réhabilité par MUSSOLINI qui lui confère le titre de Maréchal.



Le général Armando DIAZ

¹ CAPORETTO s'appelle aujourd'hui KOBARID (Slovénie)



Ci-dessus plan de la bataille de Caporetto et la retraite derrière le Piave.
La ligne de front étant devenue plus courte, s'est trouvée plus facile à défendre.

ET LES ITALIENS D'AUBERVILLIERS PENDANT CE TEMPS-LÀ ?

Nous avons les témoignages d'un certain nombre d'Italiens résidant à Aubervilliers et qui ont répondu à l'appel de leur consulat. À la déclaration de guerre de l'Italie contre l'Autriche, ils ont rejoint leur région d'origine pour prendre les armes et défendre leur pays.

Michel SARNELLI



Coupe-papiers et douille d'obus façonnés dans les tranchées



Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr